

Albaydé

Alexandre CABANEL

Montpellier 1823 – Paris 1889

Albaydé s'inspire du XXVI^e poème des *Orientales*, dans lequel Hugo évoque allégoriquement la fragilité de l'amour et le caractère vain de l'attachement aux êtres (évoqué peut-être par le liseron). Mais la relation littérature–peinture est loin d'être évidente. Le spectateur, renvoyé à un contenu qu'il ignore, se trouve confronté à une sorte d'objet de délectation. La femme devient prétexte à l'évocation d'un orient imaginaire, d'un fantasme érotico-exotique. Rêve et réalité interfèrent pour créer une image où langueur et sensualité orientales s'allient au profil grec et aux blanches carnations de la tradition occidentale.

Si le poème ne dévoile qu'un pan infime du mystère d'Albaydé, il faut aller chercher son sens ailleurs, dans la confrontation avec les deux autres tableaux également commandés par Bruyas : *Un penseur, jeune moine romain* (fig. 1) et *La chiarrucia* (fig. 2), qui vont peu à peu former un triptyque. De part et d'autre du penseur, qui médite sur le sens donné à l'existence, deux jeunes femmes incarnent deux options de vie. Du côté de la paysanne, des colorations franches, vives, l'énergie, la vivacité, la santé que génère la vie au grand air. Du côté de la courtisane, l'enfermement, les couleurs affadies, la passivité, la propension à la mélancolie, l'abandon du corps et de l'esprit. L'exubérance végétale, l'intensité chromatique des frises décoratives renvoient à la vie. Le superbe camaïeu de blancs, refroidi par le jeu des complémentaires (rouge, vert) et le caractère inexpressif du regard, renvoient à la mort, ou tout au moins, à une sorte d'intemporalité.



1848
Huile sur toile, 0,98 x 0,80 m
S.d.b.g. : Alexandre Cabanel, Rome 1848
Inv. 868.1.7
Montpellier, musée Fabre, don Bruyas, 1868.

Les tronçons du serpent

Je veille, et nuit et jour mon front rêve enflammé,
Ma joue en pleurs ruisselle,
Depuis qu'Albaydé dans la tombe a fermé
Ses beaux yeux de gazelle.

Car elle avait quinze ans, un sourire ingénu,
Et m'aimait sans mélange,
Et quand elle croisait ses bras sur son sein nu,
On croyait voir un ange ! ...

Victor Hugo
Extrait des *Orientales*, 1829.

Alexandre CABANEL



Fig. 1
Alexandre CABANEL
Un penseur, jeune moine romain
1848
Huile sur toile, 0,91 x 0,72 m.
S.d.b.g. : Alexandre Cabanel Rome 1848
Inv. 868.1.5
Montpellier, musée Fabre, don Bruyas, 1868.

Élève de Picot en 1839, Prix de Rome en 1845 (avec Bénouville), il poursuit dès son retour à Paris en 1851, une carrière ambitieuse de peintre d'histoire. Professeur à l'École des Beaux-Arts en 1863, il incarne la réussite professionnelle: « Que la vie serait belle si j'étais Cabanel-le » chantait-on dans les ateliers. Membre du jury du Salon, il montre une farouche opposition à l'égard de toute tendance novatrice, à quelques exceptions près (il défend Frédéric Bazille au Salon de 1869). Dessinateur raffiné, son œuvre s'adapte parfaitement aux exigences d'une clientèle mondaine et reste un témoignage capital de l'histoire du goût sous le second Empire et les débuts de la III^e République. Sa *Naissance de Vénus*, achetée par l'Empereur en 1863, contribuera à sa renommée. Il reçoit par ailleurs de nombreuses commandes de portraits dont celui de l'Empereur en 1865. Couvert de récompenses, il meurt en 1889. Ses funérailles furent considérées comme un événement national.

L'église Saint-Roch à Montpellier conserve une de ses œuvres de jeunesse, *Le Christ au jardin des oliviers* (1843-1844).

Bibliographie

La gloire de Victor Hugo

Catalogue exposition, Paris, Grand Palais, 1985-1986.

Chef d'œuvre de la peinture

Musée Fabre, Montpellier.

Maestà di Roma,

Da Napoleone all'Unità d'Italia

Catalogue des dessins, Académie de France à Rome, Villa Médicis, 2003.



Fig. 2
Alexandre CABANEL
La chiarrucia
1848
Huile sur toile, 0,97 x 0,78 m.
S.d.b.g. : Alexandre Cabanel Rome 1848
Inv. 868.1.6
Montpellier, musée Fabre, don Bruyas, 1868.